



HAL
open science

Le scintillement de l'épilinguistique

Sandrine Bédouret-Larraburu, Christine Copy

► **To cite this version:**

Sandrine Bédouret-Larraburu, Christine Copy. Le scintillement de l'épilinguistique. S. Bédouret et C. Copy. L'épilinguistique sous le voile littéraire : Antoine Culioli et la to(p)e, PUPPA, 2018. hal-02048352

HAL Id: hal-02048352

<https://univ-pau.hal.science/hal-02048352>

Submitted on 25 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le scintillement de l'épilinguistique

Sandrine Bédouret-Larraburu et Christine Copy

Cet ouvrage constitue le troisième volet de la collection « linguiste et littérature » où les différents intervenants ont été amenés à réfléchir aux interactions entre deux disciplines. Cette interaction coulait de source à la fin du XIX^e siècle lorsque l'on pratiquait la grammaire historique et qu'un cursus littéraire commençait par de solides études de latin et de grec. Saussure, formé par Bréal, a construit sa linguistique en s'appuyant sur la littérature. S'il déclare se détacher complètement des études littéraires et s'il ne cherche pas à produire une sémantique, voire une poétique du texte littéraire, certaines accointances permettaient de s'interroger sur ce que la linguistique saussurienne¹ pouvait apporter à l'étude de ces textes littéraires, à la littérarité. Quant à Benveniste, il est le linguiste préféré des littéraires. Membre éminent de la Société de linguistique de Paris, Benveniste s'inscrit dans les principes de fonctionnement de cette association, qui met, au cœur des problèmes linguistiques, la littérature. L'édition du manuscrit *Baudelaire* par Chloé Laplantine rendait particulièrement judicieux de s'interroger sur les contributions de la pensée de Benveniste à une poétique.

Le défi semblait tout autre avec Antoine Culioli. Pourtant la lignée esquissée par ce projet Saussure-Benveniste-Culioli ne paraît pas absurde : Antoine Culioli se situe de manière récurrente par rapport à ces prédécesseurs dès « La Linguistique : de l'empirique au formel² » pour Saussure ; il revient sur Benveniste dans « Théorie du langage et théorie des langues³ ». Claudine Normand dans les *Onze rencontres sur le langage et les langues*

1 - Renouvelée par la publication des *Anagrammes* par Jean Starobinski (1971, *Les mots sous les mots*, Gallimard) et des *Écrits de linguistique générale* (2002, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Gallimard).

2 - Antoine Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations, tome 1*, Gap, Ophrys, p. 9.

3 - Antoine Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage, tome 2*, Gap, Ophrys, p. 116-123.

l'interroge fréquemment sur ses rapports avec ces deux linguistes, et finit par lui faire avouer au prix de multiples détours qu'il est saussurien⁴. Culioli cite plus fréquemment Benveniste, dont il apprécie la méthode et la pensée anthropologiques, et propose de concevoir sa propre théorie comme « une anthropologie énonciative⁵ ». Sarah de Vogüé revient sur cette filiation dans son article « Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration⁶ » et montre que la continuité se joue dans les différents niveaux d'analyse linguistique, par le concept d'intégration.

Cela n'empêche pas Culioli d'être critique vis-à-vis de Benveniste, qu'il juge aussi trop « poétique », trop littéraire. Cependant, cette filiation traduit aussi sa méfiance envers le structuralisme et son refus d'accorder à la syntaxe la suprématie comme ont pu le faire Chomsky ou Harris. Si Culioli se montre réticent à parler du structuralisme issu d'un certain saussurisme, le contexte idéologique a permis de considérer la linguistique comme une discipline scientifique qui se doit de tenir à distance le texte littéraire. Ainsi Claudine Normand, s'excuse-t-elle fréquemment d'avoir une conception « esthétique » du langage, qui la porte vers le plaisir du texte littéraire. On peut également se demander si l'insistance des références à Saussure et à Benveniste n'est pas liée à cette formation littéraire. La démarche de Culioli est d'ailleurs bien différente de celle de son prédécesseur et il le souligne en ces termes :

14

C'est que Benveniste a été formé, pour l'essentiel, par son travail sur des langues sur lesquelles nous n'avons que des documents écrits ; qui sont donc ce que j'appelle « un corpus contraint », et à propos desquelles on ne peut pas manipuler. On peut manipuler sur le plan philologique, de manuscrit à manuscrit, ça peut avoir un intérêt, mais enfin c'est très spécifique. Et, d'un autre côté, il n'avait pas l'habitude de travailler sur la langue orale⁷.

Langue orale qui est le champ d'étude de Culioli. Pour ce dernier, le texte littéraire en tant que corpus d'études pose problème notamment parce qu'il est souvent opposé à de la langue ordinaire et spontanée. L'enjeu est d'importance dans les études de langues étrangères, où l'énonciation

4 - « C'est mon Saussure », Antoine Culioli, Claudine Normand, 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, Ophrys, p. 68 ; « donc je suis saussurien, c'est ce que dit Bouquet », *ibid.*, p. 102. Cf. A. Culioli, 2004, « Un linguiste devant les textes saussuriens », *Cahiers de L'Herne, Saussure*.

5 - A. Culioli, C. Normand, *ibid.*, p. 108.

6 - Sarah de Vogüé, 1992, « Culioli après Benveniste : énonciation, langage, intégration », *Linx* vol 26, p. 77-108.

7 - A. Culioli, C. Normand, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, *op. cit.*, p. 146.

culiolienne s'est particulièrement développée en France et notamment dans les études de l'anglais, car il touche à la question de la langue à transmettre et à enseigner. Cette norme, imposée par un certain discours du littéraire, enferme la langue dans un canon qui empêche d'écouter le travail épilinguistique de son usage ordinaire, le travail d'ajustement de la langue qui permet d'en étudier le système. Ce qui est l'objet de la linguistique culiolienne.

Dans ce contexte où on oppose langue littéraire à langue ordinaire, Culioli prend le parti de la langue ordinaire, et avec lui, nombre des chercheurs qui ont fait évoluer la théorie.

Mais la prudence que montre Culioli face à la littérature comme corpus d'étude, s'explique également par une certaine méfiance, pour l'étude de l'activité de langage, du support écrit, jusqu'à finalement assez peu publier lui-même, ce dont il s'est d'ailleurs expliqué maintes fois lorsqu'il était interrogé sur le sujet.

Pour Culioli, en effet, l'écrit figerait le dire et avec lui, la pensée, et ne permettrait pas l'échange, essentiel, selon lui, à la réflexion et à l'élaboration d'une théorie linguistique en tant que théorisation de l'activité de langage. En d'autres termes, on ne peut théoriser l'activité sans agir, sans être dans la pratique même de l'activité de langage.

D'ailleurs, la lecture de ses articles publiés le confirme : il y a dans le texte culiolien une qualité d'oralité parfaitement assumée. À titre d'exemple, on citera l'entretien avec Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave intitulé « Toute théorie doit être modeste et inquiète », publié en 2012 dans la revue *Genesis*⁸ qui commence ainsi :

Jean-Louis Lebrave et Almuth Grésillon – Merci, cher Antoine Culioli, de nous accorder cet entretien. À notre première prise de contact, vous avez dit très clairement que vous ne souhaitiez pas répondre à des questions préparées à l'avance et que vous ne vouliez pas « que l'on retouche le texte », qui doit rester tel que vous l'aurez produit. Pourquoi cette insistance, cet attachement à la lettre dite ?

Antoine Culioli – On m'a souvent dit qu'à travers les transcriptions fidèles on entendait ma voix, ma prosodie. Le texte, c'est finalement une texture, c'est quelque chose de beaucoup plus compliqué que du linéaire. Dans la *Lettre à Hérodote*, Épícure parle de *σμπλοκή* à propos des atomes, ce qui a été traduit en anglais par *interlace*, « entrelacer ». C'est vraiment ce genre de choses. De même

8 - Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave, 2012, « Antoine Culioli – “Toute théorie doit être modeste et inquiète” », *Genesis* [En ligne], 35, p. 147.

que Marcel Mauss, le spécialiste du don, de l'échange, parle du fait social comme d'un « échange total », je dirais que les faits de langage, l'activité de langage, c'est une activité totale, qui est à la fois un travail d'interlocution et un travail d'intersubjectivité.

Mais on le voit ici, si la littérature semble exclue comme objet d'étude, reste que le texte, et la texture, le non-linéaire, l'entrelacer, sont posés comme essentiels. Ce terme de texte revient systématiquement dans la définition même qu'il donne, à plusieurs endroits, de la linguistique, comme ici en 1982, dans le texte intitulé, « Rôle des représentations métalinguistiques en syntaxe⁹ » :

Je définirai la linguistique comme la science qui a pour objet le langage appréhendé à travers la diversité des langues naturelles. Cette définition est programmatique : elle assigne un objectif et, de ce fait, influe sur la théorisation et sur la méthodologie [...] Le langage, activité signifiante de représentation, ne nous est accessible qu'à travers des textes, c'est-à-dire des agencements de marqueurs : ces agencements sont la trace d'opérations.

Le terme de *texte* n'est pas périphérique dans cette définition, et il n'est jamais omis par Culioli à chaque fois qu'il y revient : il y a toujours la diversité des langues et la diversité des textes mais aussi, la question du *faire texte*, pour faire écho à ce que dit Culioli à ce sujet¹⁰ dans son entretien avec Simon Bouquet publié dans *L'Herne* consacré à Saussure :

Quand on dit qu'un énoncé fait sens, il fait d'abord texte. Et ce texte, dans une intrication permanente, est formé d'opérations – relevant d'une activité qui est aussi bien activité de représentation que de régulation, car elle est inscrite dans l'action.

et il poursuit :

Ces opérations, qui sont des catégorisations, des schématisations, etc. vont se trouver entrer directement dans un échange qui se produit dans des circonstances et à un moment particulier, tout le système de ces opérations étant un dispositif qui leur permet, justement, de s'appliquer par référence, par renvoi, à des situations particulières. Tout cela est banal mais, quand on regarde le travail sous-jacent, extrêmement complexe.

9 - A. Culioli, [1982] 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage, tome 2, op. cit.*, p. 95-96.

10 - A. Culioli, 2002, « Un linguiste devant les textes saussuriens », *op. cit.*, p. 145-146.

On l'a compris le terme de *texte*, chez Culioli, ne se limite pas au *texte écrit*, mais désigne toute unité signifiante impliquant l'activité de langage. Le texte, en effet, peut n'être composé que d'un seul énoncé du moment qu'il se définit par rapport à des circonstances et à un moment particulier que les opérations dont il porte les traces permettent de reconstituer. À partir de là, la question des circonstances de production du texte littéraire se pose, bien entendu, qui le rend particulier.

Ce qui fait la spécificité de la langue littéraire, en effet, et notamment de la langue littéraire écrite, ce sont les circonstances de sa production qui le placent hors de l'interlocution. Ce sont ces circonstances qui incitent à se pencher singulièrement sur ce qu'il y a de *pratique pour soi* dans l'activité langagière et qui oblige à revoir le modèle émetteur-récepteur pour rendre compte de tous les ordres de communication, ce qu'Antoine Culioli décrit en ces termes dans la conférence de 1971 intitulée « Un linguiste devant la critique littéraire » :

On peut considérer que, dans toute activité de langage, il y a toujours une pratique langagière *pour soi*, en *soi*, et une pratique *pour autrui*, ces deux points étant indissolubles. Quand je dis *pour soi*, je pose qu'il y a dédoublement du sujet (ceci peut se retrouver dans des domaines aussi éloignés que la phonétique, avec le contrôle rétro-actif de la phonation par l'audition ou dans la psychopathologie).

(...) il y a toujours une utilisation que l'on pourrait appeler une utilisation narcissique du langage : on écrit (ou on parle) pour soi : il faudrait définir le *soi* dans ce domaine, mais il reste qu'on écrit toujours partiellement pour soi, pour soi autant que pour les autres, et on pourra, selon que domine le *pour soi* ou le *pour autrui*, avoir divers ordres de communication¹¹.

La littérature serait ainsi le lieu privilégié du *pour soi*, d'une mise en œuvre particulière de la réflexivité du langage.

L'écrit littéraire, nous dit Culioli dans la préface de *La langue au ras du texte*, ce n'est pas « du texte oral plus de "l'écriture" » et, ajoute-t-il, « on ne peut espérer passer de l'un à l'autre par adjonction d'ingrédients différentiels¹² », que seraient la prosodie, le contexte, la situation. Le travail sur le texte littéraire, s'il a lieu, doit permettre une réflexion, du fait même

11 - Antoine Culioli, 1971, « Un linguiste devant la critique littéraire », *Actes du congrès de la SAES*, p. 72-73. Cf. également l'article de Sarah de Vogüé, *infra*, sur les deux positions co-énonciatives dans la TOPE, S₀' et S₁.

12 - Antoine Culioli, 1984, « En guise d'introduction », *La langue au ras du texte*, Almuth Grésillon et Jean-Louis Lebrave (éds), Presses Universitaires de Lille, p. 9.

des contraintes de l'écrit, sur des questions théoriques qui concernent l'énonciation et l'interlocution, mais aussi, l'énonciation et la référence, et en proposant l'inclusion dans le champ des observables de phénomènes spécifiques à la langue littéraire, le travail sur l'écrit littéraire nous permet ainsi de nous « dégager d'une conception simpliste de la référenciation comme renvoi à une réalité objective et stable, ou de l'énonciation comme un schéma d'émission-réception entre les interlocuteurs transparents¹³ ».

Et si le texte littéraire est un texte dont le caractère définitif empêcherait la manipulation métalinguistique, il n'en reste pas moins qu'il peut et doit être vu comme le lieu privilégié d'une activité épilinguistique éclairée qui fera de l'écrivain un linguiste qui s'ignore. Culioli le remarque d'ailleurs lorsqu'il souligne le fait que les écrivains ont souvent des choses intéressantes à dire sur la langue en tant qu'activité d'ajustement qui montrent, chez eux, un rapport de distance au langage qui manque souvent, d'après lui, aux critiques littéraires¹⁴.

Ainsi, la littérature n'est-elle pas justement le lieu où l'écrivain peut pousser la langue dans ses moindres recoins et mettre à l'épreuve ses limites et ses contraintes et où le linguiste peut montrer, par la manipulation justement en quoi le texte littéraire résulte d'un construit à partir des possibilités qu'offre la langue, au même titre que la langue ordinaire, ce qu'indique la possibilité de sa traduction, avec ses pertes, mais aussi avec gains, qui résulte toujours d'un travail plus ou moins métalinguistique et plus ou moins épilinguistique, selon le traducteur.

Le linguiste peut alors passer outre ce que Catherine Fuchs appelle dans *La genèse du texte*, le « caractère unique, non-extensible et non-reproductible¹⁵ » du texte littéraire, qui semble interdire le travail de la glose¹⁶, pour en faire un terrain d'étude privilégié au-delà des études génétiques.

Les exemples littéraires dont Culioli parsème ici et là ses analyses et démonstrations, sa fréquentation avouée des poètes notamment, montrent bien la possibilité d'un traitement de la littérature au travers des outils de la TOPE, et montrent bien, également, comment la littérature peut être

13 - *Ibid.*, p. 10.

14 - A. Culioli, « Un linguiste devant la critique littéraire », *op. cit.*, p. 68.

15 - Catherine Fuchs, 1982, « La paraphrase dans les brouillons », *La genèse du texte : Les modèles linguistiques*, Catherine Fuchs, Almuth Gresillon, Jean-Louis Lebrave, Jean Peytard, Josette Rey-Debove (ouvrage collectif), préface d'Antoine Culioli, coll. « Textes et Manuscrits », Éditions de CNRS, p. 74.

16 - Sur l'importance de la glose dans l'approche culiolienne, cf. Dominique Ducard, *infra*.

le support d'une étude approfondie des opérations à l'œuvre dès qu'il y a activité de langage.

Certes, Antoine Culioli expose qu'il est plus intéressé par la philosophie que par la littérature, ce que fait remarquer Dominique Ducard, en ouverture aux Actes du colloque de Cerisy :

C'est ainsi que la fréquentation du séminaire, accompagnée par la lecture des écrits, nous habitue à des excursions inhabituelles pour qui se tient étroitement dans les limites d'une discipline académique. Nous sommes fréquemment invités à passer d'une référence philosophique (les Stoïciens, Spinoza, Leibniz, Whitehead, Peirce, Desanti, etc.) à un problème neuropsychologique ou à une question de physique ou de biologie, souvent à partir de l'actualité scientifique, ou encore ce qui peut paraître plus surprenant, à une histoire de robinetterie, de maçonnerie ou à une anecdote marseillaise ou corse, racontées avec l'intonation et le geste¹⁷.

Mais pas d'évocation de la littérature en tant que telle. Les citations effectuées dans *Pour une linguistique de l'énonciation* relèvent plus fréquemment du champ philosophique que du champ littéraire. Son auteur le justifie d'ailleurs ainsi : « dans la philosophie, je ne trouve pas des... réponses, mais je trouve des points d'appui, qui me permettent de déclencher mon imagination... métalinguistique¹⁸ ». La littérature ne pourrait-elle pas aussi être un lieu de déclenchement d'imagination linguistique, pour celui qui écrit comme pour celui qui lit ?

19

Pourtant, Antoine Culioli s'intéresse à la littérature. Il le dit de manière explicite : « j'aime lire des textes littéraires, j'aime me laisser entraîner par des textes – comme celui de Jaccottet tout à l'heure¹⁹ », ici pour dire qu'il a choisi la linguistique parce qu'il ne voulait pas expliquer des textes littéraires comme on le fait à l'université. Il le redit un peu plus loin à propos d'autres langues :

Je lis pratiquement tous les jours du latin, du grec, pour le plaisir, mais en même temps, dans le latin, je lis Plaute, parce que c'est la langue de tous les jours ; dans le grec, je ne lis pas que de la philosophie, je lis des romans – justement sur « L'aspect en grec ancien » j'avais été amené à lire beaucoup de romans –, je lis les Sagas islandaises régulièrement, parce que c'est une langue extrêmement intéressante du point de vue du récit...²⁰

17 - Dominique Ducard, Claudine Normand, 2006, *Antoine Culioli, un homme dans le langage*, Ophrys, p. 14.

18 - A. Culioli, C. Normand, *op. cit.*, p. 259.

19 - *Ibid.*, p. 37.

20 - *Ibid.*, p. 238.

Pourtant il ne se réfère ni à la littérature de langue française ni à celle de langue anglaise, parce qu'il préfère choisir ses occurrences dans la langue parlée, dans l'énonciation comme processus plutôt que comme résultat. La question de Claudine Normand à partir de la lecture d'un poème de Jaccottet : « y a-t-il un rapport, dans cet amour de la langue, des langues, du langage, avec ce que fait quelqu'un comme lui [Jaccottet], avec son travail de poète ?²¹ » évoque la question que Guy Dumur²² avait posée à Benveniste, « est-ce que le langage poétique est important pour la linguistique ? ». Ce dernier avait répondu « immensément » et cet adverbe en suspens avait quelque chose d'enthousiasmant, de programmatique, alors qu'à la question de Claudine Normand, Antoine Culioli répond « Oui... » et les trois points de suspension marquent une pause, qui lui permet d'esquiver la question. Dans ce programme de réflexion sur « linguiste et littérature », la question de « l'amour de la langue » et la fascination pour son fonctionnement sont fondamentales : c'est ce que les littéraires et les linguistes partagent et qui peut aider à une compréhension réciproque.

Dans *Pour une linguistique de l'énonciation*, plusieurs références littéraires sont convoquées : la citation littéraire peut avoir comme la citation philosophique d'ailleurs une fonction introductrice ou conclusive. Ainsi dans « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique », Culioli ouvre sa réflexion sur une citation de Pascal²³ et termine par une citation de Spinoza²⁴. Les citations établissent une coalescence entre les différentes réflexions et les disciplines. Elles ont valeur d'autorité : « puisque j'ai demandé à Pascal d'introduire cet exposé, que l'on autorise Spinoza à conclure ». Culioli clôture « Théorie du langage et théorie des langues », par une citation de René Char : « les routes qui ne promettent pas le pays de leur destination sont les routes aimées²⁵ ». Le même fonctionnement illustratif apparaît dans la Postface, où Culioli cite *Le rivage des Syrtes* : « Le rassurant de l'équilibre, c'est que rien ne bouge. Le vrai de l'équilibre, c'est qu'il suffit d'un souffle pour faire tout bouger²⁶ », dont la portée aphoristique séduit le linguiste. Il n'y a aucun commentaire linguistique et l'on sent bien que le poème pose problème sans que cela devienne l'enjeu d'une réflexion linguistique : « aucune représentation de type syntaxique (contraintes

21 - *Ibid.*, p. 41.

22 - Entretien du 20 novembre 68 repris dans Émile Benveniste, 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Gallimard, p. 37.

23 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation*, tome 2, *op. cit.*, p. 122.

24 - *Ibid.*, p. 143.

25 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation* tome 2, *op. cit.*, p. 123.

26 - *Ibid.*, p. 288.

distributionnelles sur la co-occurrence ; ordre partiel) ne suffit à rendre compte du langage poétique par exemple, à moins que l'on ait recours au piètre argument de la déviance et de l'anomalie qui, de toute façon, ne règle rien²⁷ ». La référence à Mallarmé témoigne de l'intérêt pour ce genre : Culioli reprend l'expression « miroitement sous les mots²⁸ » pour désigner « une pauvreté nécessaire par réduction de la surface. Si vous aviez ce miroitement à la surface, ce serait épouvantable à entendre, ça partirait dans tous les sens. Donc il y a en quelque sorte un inaccessible, mais cet inaccessible, nous pouvons y accéder justement par le jeu littéraire²⁹ », où le terme de « jeu³⁰ » interroge. Le tome 3 de *Linguistique de l'énonciation* reproduit « épouser la notion » de Stéphane Mallarmé, présenté par Jean-Pierre Richard avec des dessins de François Drouan. Là encore, l'illustration n'est pas exploitée. Mais l'idée persiste que la littérature, et particulièrement le poème, reste un espace de créativité singulier : « [...] heureusement, il y a de la créativité, que vous trouvez à un moment donné des poèmes ou un roman qui vous apporte quelque chose de nouveau³¹ ».

La citation littéraire peut servir d'exemple. Pour la construction de la came qui permet de passer de *il* à *ce*, Antoine Culioli s'appuie sur un extrait de *Pour Lucrèce* de Giraudoux :

On passe ainsi de *il*₁ qui renvoie à un représentant unique, masculin, à ce qui n'est ni déterminé ni indéterminé, ni masculin ni féminin (*il*₂). On pourra ensuite jouer sur ce système et produire aussi bien *Les chats, ça griffe* que, chez Giraudoux : « Aujourd'hui, cela a tué. Je parle de l'inoffensif. Cela va en prison pour meurtre. Cela a saccagé sa vie. Cela vous a vue. Cela a été heureux » (*Pour Lucrèce*), où *cela* renvoie à un homme³².

Une Pensée de Pascal lui permet d'étudier le marqueur *ne*³³ : « Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement et dans la pensée de l'avenir ? » L'article sur *donc*³⁴ prend des exemples

27 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, tome 1, op. cit.*, p. 24.

28 - Cf. Dominique Ducard, *infra*.

29 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, tome 1, op. cit.*, p. 40.

30 - Cf. Sarah de Vogüé, *infra*.

31 - A. Culioli, C. Normand, 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues, op. cit.*, p. 283.

32 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, tome 1, op. cit.*, p. 96-97. L'exemple est repris dans le tome 2, p. 28.

33 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, tome 1, op. cit.*, p. 109.

34 - « Donc », *ibid.*, p. 173.

chez Giraudoux, dans *Amphitryon* et chez Simenon. Dans les *Entretiens*, C. Normand et A. Culioli reviennent sur les contes, et l'intersubjectivité que ces textes produisent³⁵.

La littérature, notamment le roman peuvent être le lieu privilégié de l'étude des repères énonciatifs et des marqueurs de la temporalité. Culioli ne manque pas de le faire remarquer dans « Les modalités d'expression de la temporalité sont-elles révélatrices des spécificités culturelles ?³⁶ » : « pourquoi pour un linguiste, privilégier le temps, à supposer qu'on puisse l'isoler des autres catégories ? Ne serait-ce pas parce que nos cultures nous ont amenés à accorder une importance particulière à des pratiques telles que les chroniques historiques ou la littérature, ou à des techniques de mesure, comme les horloges, qui vont organiser la vie privée³⁷ ? » Sur ces questions, Antoine Culioli commente les textes théoriques de romanciers qui confrontent la pratique à la théorie : notamment, un Entretien de Michel Butor et le fameux texte de Marcel Proust³⁸ sur l'utilisation de l'imparfait. La TOPE qui pose la temporalité, l'aspect et la modalité comme des opérations conjointes ne permet-elle pas de repenser certains procédés utilisés dans l'écriture romanesque ?

Il semble que, comme le propose Claudine Normand, il y ait bien une poétique dans la démarche culiolienne : « je me mets dans la peau d'un sujet qui découvre le langage et qui, en même temps qu'il organise peu à peu ce qui va devenir un texte dans une langue, s'interroge sur ce qu'il fait quand il fait ça ». Pour nous, c'est déjà la démarche proustienne quand Marcel cherche à retranscrire la sensation dans un langage qui ne la fait pas mourir. La poétique de Culioli lui « vient de faire des gloses³⁹ », soit d'explicitier le fonctionnement de l'énoncé ou d'une expression dans son contexte, c'est-à-dire toujours pris dans le tissu énonciatif. L'hypothèse que nous posons est que la glose métalinguistique peut permettre de comprendre différemment le texte littéraire, la littérature en général, par la langue, c'est-à-dire par la valeur, au sens saussurien de différence et de singularité.

Ainsi, étudier la littérature dans le cadre de la TOPE, c'est se fixer un objectif métalinguistique en premier lieu qui permet de « se protéger de

35 - A. Culioli, C. Normand, 2005, *Onze rencontres sur le langage et les langues*, op. cit., p. 243.

36 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation tome 2*, op. cit., p. 159-178.

37 - *Ibid.*, p. 173.

38 - Marcel Proust, 1920, « À propos du "style" de Flaubert », *NRF* n° 76, 1^{er} janvier, p. 72-90.

39 - A. Culioli, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation tome 2*, op. cit., p. 182.

l'illusion empiriste de l'objet donné⁴⁰ ». L'analyse du texte littéraire n'est alors pas seulement une proposition de lecture du texte, ce qui serait un projet de littéraires, mais un travail permettant d'enrichir la description de la langue du texte en question, ainsi que, dans les études contrastives, des langues de traduction, et à travers cela, de découvrir un peu plus encore les fondements de l'activité de langage en tant qu'activité propre aux humains et dont la mise en œuvre permet d'organiser la survie⁴¹.

La langue littéraire peut ainsi prendre place, au cœur du projet de la linguistique culiolienne, comme (de) la langue ordinaire, pour nous donner à voir ce que la langue et l'agencement de marqueurs qu'elle suppose ont de plus essentiel à offrir au linguiste et sans quoi, il n'y aurait pas de jeux possibles : de l'imprévisibilité.

Une première partie examine la confrontation du texte littéraire au prisme de la TOPE d'un point de vue théorique. Ainsi Sarah de Vogüé commente le concept de *lure* avant de l'appliquer à un poème *des Fleurs du Mal*. Elle part du constat que, pour Antoine Culioli, ce n'est pas le contexte qui détermine l'énoncé, mais les énoncés qui ont un pouvoir de fiction, c'est-à-dire le pouvoir d'induire le type de contexte dans lequel ils s'inscrivent. Dans la littérature comme dans le langage ordinaire, les formes diversement agencées font fiction et cet effet est d'autant plus fort qu'il est inattendu. Sarah de Vogüé propose ainsi de s'attacher à prendre la mesure de ce qui se joue dans ces effets de fiction et à déterminer ce qui pourrait différencier la littérature du langage ordinaire, dans les modalités, les formes et l'audace qui peuvent leur être propres. Cela passe par le concept de *lure*, qu'Antoine Culioli a emprunté à Whitehead. Après avoir défini le sens de ce concept, S. de Vogüé examine des formes de *lures* dans le tout-venant de la langue puis leurs particularités dans la littérature, à partir d'*Élévation* de Baudelaire.

Ensuite Dominique Ducard explicite ce que Culioli désigne comme le « miroitement en dessous » du texte. Son titre s'appuie sur une citation de Mallarmé, placée en exergue de l'article « Heureusement ! » d'Antoine Culioli. Si ce dernier s'est peu exprimé sur la littérature parce qu'il préférerait travailler sur le langage ordinaire, il s'est néanmoins interrogé sur le rôle de la linguistique dans la langue littéraire. Deux questions sous-tendent sa réflexion : le rapport au langage et le texte comme texture. Ainsi, Antoine Culioli a analysé la même phrase de Proust, comme un certain nombre de

40 - A. Culioli, « Un linguiste devant la critique littéraire », *op. cit.*, p. 74.

41 - Cf. Antoine Culioli, 2008, « Nouvelles variations sur la linguistique », *Vivre le sens - centre Roland Barthes*, Carlo Ginzburg, Marie-José Mondzain, Michel Deguy, Antoine Culioli et Georges Didi-Huberman (ouvrage collectif), Seuil, p. 127, ainsi que Sarah de Vogüé, *infra*.

linguistes invités à le faire. Dominique Ducard montre alors que, dans le texte littéraire, Culioli est intéressé par l'activité de langage, ses ambiguïtés, ses non-dits, ce qui relève de l'épilinguistique. Y accéder revient à travailler sur les trois niveaux de représentation du langage.

Maryvonne Boisseau analyse la TOPE par « l'empirique, le formel et la poétique ». Elle montre en quoi la TOPE peut aider à penser la littérature, indépendamment de Culioli, qui s'est bien gardé d'appliquer sa théorie à la littérature. Elle s'interroge sur l'enjeu d'une théorie personnelle et sur la possibilité d'appliquer cette théorie à d'autres domaines. Elle réfléchit alors aux moyens d'appliquer les concepts aux textes, la lecture et l'analyse linguistique ouvrant la voie à une reconnaissance du texte. Elle compare la pensée de Culioli à celle de Saussure et Benveniste et propose une application à un poème de Derek Mahon, *Shorelines*, pour montrer comment s'effectue le passage du réel au langage.

Enfin Hélène Chuquet et Sylvie Hanote mettent « quelques concepts de la TOPE à l'épreuve des textes littéraires ». Il s'agit de « montrer en quoi certains concepts de la TOPE peuvent éclairer le fonctionnement d'un texte littéraire et comment la mise en œuvre de ces concepts permet d'en affiner le potentiel ». La première partie de l'article interroge la légitimité du champ littéraire comme objet d'étude, particulièrement dans le cas des anglicistes travaillant en interdisciplinarité. Les outils de la TOPE sont alors utiles et intéressants dans la représentation des points de vue, dans la construction de repérages et la distinction des types de discours. L'article s'ouvre enfin sur l'étude de formes ambivalentes de prétérit simple et de passif dans plusieurs romans et nouvelles de John Mac Gahern. Cette étude permet de caractériser le style de cet auteur et de théoriser le prétérit.

Nous avons réuni dans une deuxième partie des articles proposant des applications de concepts de la TOPE à des textes littéraires, plus précisément des romans francophones ou anglophones.

Alain Rabatel, dans « L'énonciation culiolienne et la production du fictif », réfléchit aux positions par rapport aux opérations énonciatives, à partir de l'ouvrage de Danon-Boileau, *Produire le fictif*. Après avoir défini les termes de *fictionnel*, *fictif*, *fiction*, *feintise*, A. Rabatel montre que le *fictif* renvoie à une dimension cognitive imaginative ou hypothétique et en linguistique à la construction d'un univers à la troisième personne. Selon Danon-Boileau, il faut sortir de l'idée que la littérature est une représentation du réel. La référentialité du fictif existe dans un au-delà du texte pour le clore lui-même. Les énonciations différentes peuvent cependant laisser apparaître des points de vue sans parole. La distinction entre repère (de l'énonciation) et support (concernant les modalités et les qualités) permet

de penser l'expression de la subjectivité sans la limiter au repère-origine. La démonstration est illustrée d'un exemple pris dans *Le livre de Samuel*, où l'auteur étudie les différents points de vue. La production du fictif consiste ainsi à jouer avec de multiples voix.

Jacqueline Guillemin-Flescher propose une typologie des représentations linguistiques de la perception dans le discours littéraire en anglais. L'article traite des questions de repérages énonciatifs dans la représentation de la perception visuelle et auditive en prenant en compte les différentes origines d'énonciation, repère origine ou repère translaté, mais également les contextes situationnels en discours ou en narration. À travers une étude minutieuse de la complémentation des verbes de perception, elle établit une typologie des événements perçus basée sur une analyse en termes de valeur qualitative (QLT) des procès.

Henry Wyld propose ensuite une lecture de la théorie des repérages dans le but de contribuer à l'élaboration d'une narratologie énonciative culiolienne en la distinguant d'autres propositions faites dans des cadres énonciatifs ou non. Dans cet article, il s'intéresse exclusivement au récit. Pour cela, Henry Wyld définit des instances subjectives de production du texte à partir des marqueurs de détermination verbale qui y renvoient dans l'énoncé. À partir d'exemples tirés d'un corpus de romans anglophones, il propose une représentation formelle de l'origine énonciative, pouvant parfois être éclatée en origines dérivées de l'instance origine première, à travers l'étude des marqueurs d'aspect, de modalité et de point de vue dans les énoncés primaires du récit.

Lionel Dufaye et Lucie Gournay analysent l'expression de la cause à travers la conjonction *parce que*. L'article propose d'apporter une réponse linguistique à la disparition de cette conjonction dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert. Il revient d'abord sur l'interprétation littéraire donnée par F. Pellegrini, qui pose que *puisque* est venu compenser *parce que*. L. Dufaye et L. Gournay font un état des lieux des analyses linguistiques de *car*, *puisque*, *comme* et *parce que*, notamment à partir de la prise en charge de l'énonciateur. Ils montrent que les analyses distributionnelles ne suffisent pas à discriminer les trois connecteurs et introduisent des hypothèses sémantiques.

Ensuite, Christine Copy s'intéresse à l'usage de l'imparfait dans les débuts de contes et propose une analyse en termes de construction et de préconstruction situationnelles pour rendre compte de la compatibilité discursive entre le marqueur étudié et le contexte. Prenant appui sur des études antérieures menées notamment dans le cadre de la TOPE, elle propose une représentation de l'imparfait comme étant la trace d'un préconstruit situationnel qui informe sa présence en contexte réflexif.

À partir d'exemples tirés d'un corpus de contes populaires transcrits de l'oral, elle met en relation valeur invariante du marqueur et mode de prise en charge subjective dans un genre littéraire dont le statut de bien collectif réactualisé par un conteur fonde l'interprétation des imparfaits à l'initiale du texte, particulièrement dans les cas d'indétermination qualitative des repères spatio-temporels.

Enfin Michel Sandras étudie les « discordances proustiennes » dans deux passages de *La Prisonnière*. Partant de l'idée que littéraires et linguistes partagent leur instrument de travail, la langue, Michel Sandras s'interroge sur les phrases littéraires qui ont pu heurter une conception de la langue, claire. Parmi les énoncés, il s'intéresse à « ceux qui produisent une valeur référentielle manifestement en décalage et comme par inadvertance avec la référence extralinguistique, ceux qui sont déviants dans une situation de coénonciation ». Il étudie alors les opérations de reformulation, les aspects, le lexique, le système énonciatif, dans ces deux pages de *La Recherche*.

La dernière partie réunit des articles travaillant sur deux langues, en approche comparative. D'abord, Raluca Nita analyse la cohérence énonciative dans un extrait de nouvelle de Truman Capote puis dans un court passage de François Mauriac. Sa contribution vise à montrer que les formes peuvent constituer des points charnières dans la construction des niveaux d'énoncé. Après un préambule théorique, l'article expose les marqueurs des niveaux d'énoncés dans un passage de *Master Misery*, puis de *Thérèse Desqueyroux*. Il s'agit de construire des points de vue, de cerner les parties de discours indirect libre et de récit dans des exemples en français et en anglais par le jeu des traductions. La seconde partie est plus spécifiquement consacrée à *Master Misery* et à l'étude des marqueurs de continuité et de discontinuité en anglais et en français. Raluca Nita montre ainsi comment les niveaux d'énonciation se superposent en anglais et se juxtaposent en français.

Dans la contribution qui suit, Márcia Romero propose de relire les concepts de sens littéral / sens figuré au prisme des concepts QLT et QNT définis dans la TOPE. Pour elle, ces emplois sont à mettre en rapport avec l'émotion que suscite le texte poétique. Sa démonstration s'articule autour de l'emploi en contexte de quatre verbes en portugais brésilien : *acabar*, *cortar*, *partir* et *quebrar*. Elle montre ainsi que les valeurs appelées littérale ou figurée de ces verbes résultent, non pas d'un déplacement métaphorique conçu comme une extension à partir d'une valeur première, mais d'une construction en contexte selon trois configurations (QNT-QLT, QNT et QLT) qui permettent de rendre compte de la nature déformable de la figure notionnelle à laquelle renvoie chacun des verbes étudiés. Elle illustre ensuite son propos par l'étude du fonctionnement de ces notions verbales dans un

texte d'Antônio Carlos Belchior, et montre comment la langue poétique utilise ce ressort langagier pour créer du sens.

Enfin, France Dhorne étudie la construction du sens dans des énoncés tirés de romans japonais en faisant travailler le concept de repère, fondamental dans la TOPE. Dans les cas qu'elle étudie, elle s'intéresse en particulier au repère énonciatif et au repère prédicatif dans le texte littéraire, enjeu d'importance dans une langue où le sujet syntaxique n'est pas, en général, réalisé en surface et où la morphologie verbale ne marque pas la personne. En effet, si dans des situations d'interlocution, l'opacité des repères est compensée par un repérage situationnel déterminé, il n'en va pas de même dans le texte littéraire où les repères sont hors locuteurs. Ainsi, elle montre comment, en alternant les marques aspectuo-temporelles de la langue, le texte littéraire établit un parcours en co-énonciation permettant au lecteur de reconstruire les repères et d'ajuster le sens de l'énoncé. France Dhorne montre ainsi que ce concept de repère permet de décrire des phénomènes langagiers dans des langues très éloignées du français, assurant ainsi sa validité pour traiter de l'activité de langage en général.

Nous espérons que ces différentes propositions montreront la vivacité et l'actualité d'une pensée, qui ne cherchait pas à formaliser le texte littéraire, mais qui a permis à d'autres chercheurs d'ouvrir des pistes intéressantes. S'intéresser au scintillement de la langue induit une forme de fascination pour l'activité langagière, qui se renouvelle dans chaque énonciation, et peut-être avec encore plus de nécessité dans la littérature.

Enfin, nous remercions chaleureusement les membres du conseil scientifique : Isabelle Chol, Hélène Chuquet, Jean Chuquet, Lucie Gournay, Chloé Laplantine, Monique De Mattia-Viviès, Bérengère Moricheau-Airaud, Nicole Rivière, relecteurs attentifs et avisés, dont le travail nous a été précieux.

Nous remercions très chaleureusement Claude Rivière d'avoir bien voulu partager avec nous la photographie d'Antoine Culioli, prise dans la cour de l'Institut Charles V, ainsi que l'extrait du manuscrit sur l'aoriste qui constituent la couverture de cet ouvrage. Nous sommes également reconnaissantes à Antoine Culioli de nous avoir autorisées à utiliser ces documents pour cette publication.

Nous remercions également vivement le CAPBP et le CRPHLL qui nous ont permis de mettre sur pied et d'organiser ces rencontres. Une gratitude particulière à l'égard de Marie-Manuelle Marcos et de Muriel Guyonneau, au CRPHLL, sans l'aide de qui rien n'aurait pu se faire et aux PUPPA, à Caroline de Charette et Brigitte Cupertino, pour leur patience.

